



LOUIS COURTHION

(2 FÉVRIER 1858 — 16 NOVEMBRE 1922)

IN MEMORIAM



L. LATHION : A la mémoire de
Louis Courthion

1. G. PIOT-PASQUIER : L'homme
et le caractère
2. J. VIOLETTE : Le Nouvelliste
3. M. GABBUD : Le Journaliste
4. J.-B. BERTRAND : L'Historien





LOUIS COURTHION

(2 FÉVRIER 1858 — 16 NOVEMBRE 1922)

IN MEMORIAM

2'155'564



- L. LATHION : A la mémoire de
Louis Courthion
1. G. PIOT-PASQUIER : L'homme
et le caractère
 2. J. VIOLETTE : Le Nouvelliste
 3. M. GABBUD : Le Journaliste
 4. J.-B. BERTRAND : L'Historien



IN MEMORIAM

A LA MÉMOIRE DE LOUIS COURTHION

*Tu fus la voix du sol et ton verbe a chanté
Le peuple du Valais, grave, droit et rustique,
Ses peines, ses travaux et son amour mystique
Pour l'avare sillon et pour la liberté,*

*Tu sus fixer en traits nouveaux l'âpre beauté
De nos monts, et décrire en une forme attique
Nos bisses zézayant leur éternel cantique,
Et sauver de l'oubli des contes enchantés.*

*Artiste, tu compris l'âme de nos campagnes;
Jusqu'au dernier chalet, au creux de nos montagnes,
Ton souvenir ému demeurera vivant.*

*Et désormais, le pâtre, aux fins de jour magiques,
Verra, suivant la sente où tu passais rêvant,
Dans les mayens, errer ton ombre nostalgique !*

31 décembre 1922.

L. LATHION.

L'homme et le caractère ¹⁾

Après sa mort, des articles nécrologiques, tous fort élogieux, publiés en Suisse et, quelques-uns, à l'étranger, ont dit combien ses débuts furent difficiles, les vicissitudes d'une carrière singulièrement mouvementée qui commença à seize ans dans les magasins du « Petit Saint-Thomas », à Paris, pour finir, près de cinquante ans plus tard, à la rédaction du « Journal de Genève ». Cependant, ils n'ont pas tout dit. Courthion réservait à quelques intimes d'autres détails de son existence longtemps vagabonde ; comment, par exemple, il manqua d'entrer à la Compagnie du Gaz, à Marseille, du fait de son nom prononcé avec un accent méridional par trop accentué, ou encore comment il remonta la Saône, à petites journées, sur un chaland transportant des briques — et tant d'autres aventures ou mésaventures dans lesquelles le côté pittoresque, le côté comique même, devenait dans son récit qualité dominante. Manœuvres, ouvriers, matelots, petits employés asservis à des besognes infimes, ayant vécu avec eux, il en avait noté minutieusement les propos, les gestes et les évoquait certains jours avec une surprenante mémoire.

Riche butin d'observations qu'il avait fait ainsi et qu'il devait utiliser plus tard. Il n'est pas donné à tout un chacun de quitter à seize ans son village, muni de naïveté plus que de malice, de quelques sous et d'un rudiment de collège, et de conquérir une place fort honorable dans la littérature et l'histoire de son pays.

De ses origines paysannes accentuées et d'avoir travaillé avec les humbles, Courthion vouait à ceux-ci un intérêt, une affection de préférence. Un de ses meilleurs amis fut un Valaisan, facteur de village — dont il esquissa les traits caractéristiques dans une

(1) Simple avertissement : Chacun des signataires des articles de cette plaquette a rédigé le sien, sans connaître ceux de ses collaborateurs. Le lecteur constatera que l'un ou l'autre a légèrement dépassé les limites de sa rubrique et empiété sur le champ du voisin ; cette très légère confusion n'a qu'à être signalée pour être comprise et excusée.

nouvelle — un autre fut, il est vrai, Edouard Rod. Cela explique qu'en ce jour froid de novembre où les derniers honneurs lui furent rendus, paysans, gens de métier et commis étaient mêlés au monde genevois de la politique et des lettres. Et, peu de temps après, lorsque quelques-uns de ceux qui l'avaient aimé décidèrent d'ériger un monument à la mémoire de L. Courthion, de villages reculés de son canton d'origine, d'Isérables et d'ailleurs, sont venues des souscriptions nombreuses alimentées de sous presque autant que de francs. Ah ! s'il était vrai qu'il n'y a pas de plus sûr moyen de gagner l'affection des autres que de leur donner la sienne, Courthion ne pouvait avoir que des amis. A tout le moins, il en eut quelques-uns, et sincères.

Il allait ainsi dans la vie, les mains loyalement tendues à tous et le regard confiant ; cependant, d'avoir été souvent déçu, quelquefois trompé, dans sa loyauté, sa confiance instinctives, il gardait dans les yeux une sorte de crainte et dans le cœur un peu de mélancolie. Et puis, d'avoir vu partir, au cours de ces dernières années, beaucoup de ceux à qui il avait voué une forte affection, d'avoir pressenti l'âpre solitude de l'âge et la fatigue des ans, cette mélancolie s'était accentuée ; elle a assombri ses dernières années. Fort heureusement, Courthion avait sa famille, en laquelle il trouvait consolation et soutien.

Oui, cet homme quelque peu rude d'aspect craignait la solitude, son cœur tendre n'était pas fait pour le dur isolement ; il recherchait la société, aimait la discussion et il suffisait qu'elle se produisît sur un événement politique, une œuvre littéraire et, plus encore, sur un point d'histoire de son Valais dont il connaissait l'ethnographie mieux que tout autre, pour que le disputeur — au sens que l'on doit entendre — s'éveillât en lui ; il portait alors des jugements où le bon sens, la vérité, la justice sonnaient ferme. Qui ne l'a entendu, dans les milieux frondeurs du Faubourg, à Genève ou dans les villages paisibles de son canton, combattant toutes les vilénies, toutes les turpitudes dont notre vie à tous est pleine, et que nous n'avouons pas, prompt à les dévoiler et les fustiger ? Il s'inspirait de ceux qu'il admirait : ses hommes

étaient Zola et Clemenceau, deux francs lutteurs. Quant il craignait que sa parole n'eût été trop dure, son jugement trop exclusif, un sourire et son regard inquiet venaient aussitôt en atténuer l'effet possible.

Ainsi, il a lutté durant près de cinquante ans : journaliste, historien, romancier et conteur, préoccupé de tous les sujets de l'esprit et les traitant avec érudition ; il a écrit ses derniers articles à l'hôpital. Quand, vers la fin, la maladie eut jeté des ombres dans son cerveau, quand la plume tomba définitivement de ses mains affaiblies, il mourut presque aussitôt. Sa longue lutte était terminée. Le grand repos l'attendait.

G. PIOT-PASQUIER.



Le Nouvelliste

Enfermé dans son pardessus, le feutre sur le front, les mains dans les poches et la canne levée, comme une dague, il déambule d'un pas tranquille, la cigarette à la bouche. Il a l'air d'un brigadier de gendarmerie en retraite. La balèvre sensuelle dépasse un peu la moustache tombante et maigre. Aigu, le nez pointe, fouineur. Cerclés de poches jaunâtres et ridées, les yeux las promènent partout leur regard profond. Quand il parle, ses pattes d'oie rient et les plis amers de la bouche se creusent. Il marche avec lenteur et profère, en un langage coloré, des vérités péremptoires. Lorsque le débat le passionne, Courthion sur l'asphalte prend racine ; la bise ni la pluie ne l'émeuvent : sous la trombe et la rafale, il précise sa pensée ; sa voix blanche martèle les phrases et ses prunelles vous scrutent jusqu'au fond de l'âme. Parfois son rire gras éclate. Pour souffler la mince fumée de sa cigarette, il gonfle toutes ses joues. Quand la discussion s'anime, il rejette son chapeau derrière son crâne rond de brachycéphale et, ses cheveux incolores et flous apparaissent ; quand elle l'embarrasse, il le fiche sur les yeux ; quand elle tourne à son avantage, il le pousse gaillardement sur l'oreille. Il ne serine pas de banalités, son esprit se meut parmi des idées originales et solides. Courthion va toujours au cœur de la question. Planté devant lui, on écoute. On a peine à se remettre en chemin. Il y faut employer la ruse. Alors, c'est un étalage de comestibles qui le sollicite, où il y a des flacons et de la boustifaille. Plus loin, une librairie le retient. Les livres l'intéressent plus que tout. Et la politique l'excite et le tourmente. Il la juge en homme averti. Ce qui l'empoigne en elle, c'est l'idée. Mais, à notre époque et dans notre pays, la politique manque d'idéalité. Elle ne se fonde que sur des combinaisons numériques et ne s'occupe que d'intérêts matériels. Courthion en grogne. Les conseillers municipaux, qui disputent à perdre haleine sur des matières mesquines, démusèlent sa verve impitoyable. Mais il passe à des sujets plus importants. Il sait beaucoup de choses, par étude et surtout par

expérience. En sa compagnie, on ne garde pas ses illusions, on apprend. Quand, après avoir bien discoursu, il a le gosier sec, Courthion, d'un geste familier, pose la main sur la poignée d'une porte vinicole :

— Allons boire un verre !

Très digne, il s'attable. D'un air recueilli, il se gargarise avec le vin doré, puis il reprend ses propos savoureux, pleins de finesse, de savoir et de picrate.

C'était une âme vivante. Il y en a tant qui semblent vivre et qui sont mortes ! Et cette âme transparaissait toute sur le visage et dans les paroles. Il y avait en lui du montagnard râblé, matois, prudent, méfiant, et de la bonhomie narquoise, de la simplicité rustique. L'esprit d'indépendance constituait son caractère essentiel. Un individualisme farouche, ombrageux faisait de lui un centre. La vie le lui avait enseigné que tout seul, dès l'adolescence, il avait dû conquérir. Il la connaissait dans les coins. Elle ne pouvait lui en faire accroire. Louis Courthion savait le peu que valent les hommes et, en considérant leurs actes, il allait tout de suite aux mobiles secrets. Il n'était dupe de rien. Sa sympathie allait au peuple, qui lentement monte et, par ses âmes les meilleures, purifie l'atmosphère sociale. Il jugeait avec un esprit caustique et délié, mâtiné de bon sens. Et, sans détour, il exprimait ses opinions âpres et fermes. L'art des nuances ne lui plaisait guère : il appelait les choses par leur nom, sans euphémisme. Mais ce désabusé était un fort : il avait confiance tout de même, il riait à gorge déployée, il était gai, bon vivant et goûtait d'un cœur innocent les rares biens de ce monde, ce qui se mange et se boit à l'égal de ce qui nous ennoblit : la pensée libre, le savoir, la beauté, les vertus fortifiantes. Ce qu'il faut pour devenir un homme de lettres, il le possédait. Il avait même les qualités nécessaires pour rendre notre littérature plus réaliste et plus dégagée du moralisme : l'observation loyale qui ne craint pas de s'exprimer carrément et le respect de l'art envisagé comme une fin en soi. Chez nous, le roman est un genre où, pendant de longues années, nos écrivains brillèrent peu, parce que leur observation s'attestait trop timide, trop bienveillante, et leur besoin de prêcher trop irrésistible. Louis Courthion nous montre ce qu'il a vu et, comme Flaubert, il ne cherche pas à conclure.

Peut-être son œuvre, qui porte les signes du changement accompli dans nos lettres, s'apparente-t-elle parfois encore à celle des écrivains de jadis, par une certaine lenteur et une trop forte densité, en un genre où le choix, l'art de grouper et la rapidité sont avant tout désirables. Louis Courthion rappelle Pierre Scio-béret, Auguste Bachelin et Rambert plus qu'Edouard Rod et les romanciers d'aujourd'hui. Mais il se place au rang des premiers, parmi ceux qui travaillèrent à l'évolution du roman romand.

C'était un autochtone. De tout son poids, il s'appuyait sur la terre valaisanne. Plus que les qualités artistiques de la langue française, il semble qu'il ait recherché la stylisation du parler montagnard. Il apparaît, en sa prose, dru, lent, incorrect, savoureux et lourd. Avant tout, il veut rendre l'accent, la nature, la vérité. Au naturalisme, il emprunte ce qui peut convenir à la mentalité romande. Il n'ambitionne que le rôle d'interprète fidèle de son Valais, qu'il aime d'un amour clair et fort. C'est dans l'âge mûr seulement qu'il se mit à la besogne littéraire, après avoir beaucoup appris et beaucoup retenu. Pendant ses années de luttes, il s'y prépara chaque jour. En sorte que les « Scènes valaisannes », son premier ouvrage d'imagination, publié à l'âge de quarante et un an, porte déjà l'empreinte originale de l'auteur. Là se trouvent peut-être ses pages les meilleures. Pour comprendre cette réussite, il faut voir un peu la vie du conteur valaisan.

Il naît au Châble, dans la vallée de Bagnes, le 2 février 1858. Son père remplissait les fonctions de juge de paix. Le petit Louis, en grandissant, se montre intelligent, observateur, sensible à la nature. Son esprit d'indépendance lui rend la discipline insupportable. Très souvent, il fuit la classe pour courir les mayens, où les pâtres lui apprennent les merveilleuses légendes de la contrée ; très souvent, il assiste aux audiences que son père donnait aux paysans retors, processifs, querelleurs ; bien que très jeune, il goûte l'odeur troublante de cette vie âpre et forte que, devant lui, on remue avec une violence irritée. Quelle magnifique école pour un futur écrivain ! La vue directe des choses, la flânerie méditative, la nature, plus

que les leçons et les livres, lui enseignent la vie. Il apprend toutefois le latin, solidement, ce qui lui sera précieux le jour où il tiendra une plume. Sa famille éprouve des revers de fortune. Louis Courthion, encore adolescent, s'en va tout seul par le vaste monde, à la conquête de son pain. Ce robuste montagnard, aux poumons accoutumés à l'air des sommets, aux yeux pleins encore de paysages grandioses, échoue sur le pavé de Paris. Il y fait divers métiers, les plus humbles, mais tous honorables. Il vit grâce à des miracles d'efforts tenaces, d'économies, de privations. Il monte lentement. Le voici calicot au « Petit Saint-Thomas », puis au « Printemps ». Il pourrait y réussir une carrière heureuse, mais cette existence d'esclave lui répugne à la fin. Il se sent promis aux fêtes de l'esprit, et, par l'étude solitaire, il cherche à s'en rendre digne. Il rêve d'une existence moins terre-à-terre, moins assujettie ; il a soif de libertés. Un beau matin, le petit montagnard devient journaliste. Sous les ordres de Chincholle, il hante les commissariats de police et transmet ses renseignements à son chef. Il est en plein dans le mouvement.

Il voit tout. Il va partout. Il découvre l'envers de la société. Un bureau de rédaction dépasse en horreur un confessionnal de métropole. En outre, Louis Courthion s'enthousiasme pour les idées libérales qui, à cette époque, remuaient Paris. Il est parmi les fervents des assemblées politiques. Les Clemenceau, les Lanessan, les Madier de Monjau, les Blanqui l'enflamment de pensées généreuses, d'ardeurs civiques. Cela tombe dans un terrain favorable. Puis la maçonnerie française le remplit d'admiration. Il s'affilie. Sa vie est intense, son esprit mûrit, son âme s'affine. Il fréquente même le salon littéraire de Madame Alice Durand, célèbre sous le pseudonyme d'Henry Gréville. En ce temps-là, il s'habillait avec élégance, sa svelte silhouette était d'un citoyen accompli et ses allures révélaient un Parisien comme il y en a tant, de province ! Cependant le nationalisme survient et le prive de sa position. Les jours deviennent difficiles. Courthion ne désespère point, il garde son optimisme et, confiant, s'arcboute sur son énergie calme, sur sa volonté. On lui offre un emploi de sommelier à bord de

l'« Amélie », et le voilà qui navigue longuement. Il est bon de voir du pays. Les officiers du bord n'aiment pas ce serviteur taciturne qui sourit de leurs âneries. Ils prennent en grippe ce Ruy Blas bagnard, amoureux, non d'une étoile, mais de savoir. Et ils lui rendent la place intenable. Il tient cependant, jusqu'au bout. Après avoir roulé sa bosse, il revient en Suisse, où il reprend sa plume de journaliste. Il travaille dans de petits canards radicaux à Lausanne, puis à Bulle. Là, il fonde le « Valais romand », revue de littérature nationale et populaire, qui paraît pour la première fois en janvier 1896. Elle se transporte à Genève, en 1898. Courthion s'établit alors dans cette ville, devient reporter au « Genevois », citoyen de Genève et se marie. Il a quarante ans, il s'est instruit et continue à faire ses compagnons assidus des livres les plus profitables. Le voilà prêt au bon labeur. Il dispose d'un bagage intellectuel sérieux et connaît bien des gens et des choses. Et d'être sorti et d'avoir comparé, il voit mieux son Valais, lorsqu'il y retourne ou qu'il y songe. A Genève, Courthion fraye les milieux artistiques et littéraires. Ce brave garçon, aux propos enjoués, gagne l'estime de Louis Duchosal et du groupe qui entoure le poète genevois. C'est pour Courthion un précieux stimulant. Comme ces écrivains, il sent qu'il a quelque chose dans le ventre. Il a composé déjà un roman d'aventures avec ce qu'il a vu pendant son voyage au long cours. Mais il rêve d'autres exploits. Le Valais, ce pays original entre tous, n'avait pas de romancier. Seule, Marie Trollet, une Vaudoise, s'essayait à dire l'âme du vieux pays. Mais son effort ne semblait pas suffisant à Louis Courthion. Ce n'était pas assez couleur locale, pas assez réel, pas assez caractéristique, cela lui semblait trop imaginé. C'est lui qui deviendra l'interprète littéraire de son terroir. Le folk-lore en est riche. Courthion l'étudie, rassemble des matériaux, les compare — il aimait Zola et le document — puis, en folkloriste et en narrateur, il conte les légendes du Valais dans les « Veillées des Mayens », illustrées par Henry van Muyden et publiées en 1897, chez Eggimann. Ce n'est là cependant pour Courthion, qu'un ouvrage d'essai, dont la matière première ne lui appartenait pas. C'est par des nouvelles de son cru, les légendes du Valais dans les « Veillées des Mayens »,

qu'il veut faire connaître les hommes et les paysages de son Valais.

Pour se rendre compte à quel point il était apte à cette fonction, il faut lire son livre : « Le Peuple du Valais », où il « retrace la vie sociale du vieux pays, établie sous les influences combinées de la structure extérieure du sol, des conditions de culture, des origines et des traditions. » C'est une œuvre de science, où toute la vie abondante, pittoresque, immobile de son canton d'origine est décrite avec maîtrise, selon une méthode excellente, en sociologue, à la manière d'Edouard Demolins. Dans ce remarquable ouvrage de géographie humaine, Louis Courthion a mis le meilleur de sa pensée et de sa tendresse. L'écrivain qui a étudié de façon si rigoureuse et si perspicace les vallées valaisannes et leurs populations saura camper de bons-hommes qui représentent exactement leur milieu et qui agissent selon leur vérité intérieure. Lui-même il s'en doutait — avant la composition de ce livre — quand il estimait trop imaginative la littérature de Marie Trollet (Mario***). Il imaginera, lui aussi ; il se laissera même aller à sa pente naturelle qui le conduit au romanesque, il écrira donc des nouvelles souvent romanesques, mais en les situant dans un cadre vrai, avec des personnages de second plan représentatifs de leur habitat. Et le peuple tout entier y respirera, tel qu'il est, avec ses fortes passions politiques, sa poursuite des biens matériels, ses croyances et ses superstitions, son esprit de clan, sa misère, sa haine du changement, sa férocité à l'égard des irréguliers ; le peuple y sera mené par de vieilles traditions qui le soutiennent et le limitent ; Courthion le montrera esclave du clan et de l'opinion et méconnaissant parfois les véritables valeurs humaines. Le conteur s'attache aux fortes individualités, aux esprits indépendants, aux cerveaux libres, à tous ceux qui souffrent des entraves qu'oppose la masse grégaire à leur épanouissement, à leur bonheur. Il dénonce l'injustice sociale, l'égoïsme, la rapacité et la mesquinerie du riche, du puissant ; il exalte les hommes énergiques qui donnent un but à leurs efforts. Avec les « Scènes valaisannes », les « Contes valaisans », le « Jeune Suisse » et le « Peuple du Valais », Louis Courthion édifie une œuvre à la louange de son canton.

A raconter, il prend un plaisir extrême, il n'y met pas de malice, il ne raffine guère. Avec l'accent et le langage des vallées, il nous dit simplement les contes entendus aux lèvres harmonieuses des pâtres, les amères histoires devinées pendant les audiences de son père, le « curiale » ; il silhouette des gens entrevus, il décrit la nature longuement contemplée, les fêtes, les foires, les mœurs, les sottes passions politiques, les coutumes religieuses, les travaux des saisons. Une intrigue aux allures nonchalantes relie tout cela. Ce qui l'intéresse avant tout, ce sont les tempéraments excessifs, les gosses éprouvés par les coups du sort ou la malfaisance des hommes. Il prend fait et cause pour ceux qu'on écrase, il les défend sans phrases ronflantes, sans trémolos dans la voix, avec sa bonhomie narquoise, avec son humour goguenard et sa confiance débonnaire en la justice, divinité fidèle bien que toujours en retard. Il s'avère optimiste, il croit à la toute puissance de l'effort, à la victoire des individualités pour qui l'esprit de clan et de routine est insupportable. Dans ses pages rustiques et pleines, il magnifie trois vertus : la confiance en soi, le travail et l'amour. Grâce à elles, ses héros, après de vaillantes luttes, surmontent tous les obstacles, et les nouvelles de Courthion finissent bien, non par artifice, mais par raison profonde. Car il y avait en ce réaliste, en cet observateur méthodique, en ce peintre objectif un poète, un lyrique à sa manière, qui nous révèle son âme virile, indépendante et riche de vie intérieure. Avec leurs vertus actives, leur courage, leur ombrageuse fierté, ses héros expriment ce qu'il y avait de plus vivant dans l'âme de Louis Courthion. Et ses livres si vrais, si simples, si pleins d'une continuelle et involontaire leçon d'énergie sont de ceux qui contribuent le mieux, non à fortifier l'âme valaisanne, qui est vigoureuse, mais à la libérer, à l'enrichir et à lui faire entendre la beauté de l'esprit d'initiative. On l'a bien compris en Valais, où bientôt on reconnaîtra pleinement qu'il fut l'un des meilleurs enfants de son pays. Aujourd'hui qu'il n'est plus, il y obtiendra toute la place qu'il mérite.

L'invasion allemande et la terrible après-guerre ont retardé la mise au jour de deux romans : « Le Fau-

bourg », où l'auteur évoque les milieux horlogers de Genève, et surtout « l'Apôtre », qui m'apparaît comme son chef-d'œuvre. Quel regret laisse aux amis du défunt ce manuscrit non publié ! Dans « l'Apôtre », le talent de Louis Courthion acquiert toute sa vigueur ; ses pensées les plus chères, son observation la plus pénétrante, son art de conter, plus vif, plus alerte, son réalisme savoureux font de ce roman social un ouvrage de valeur. La publication de « l'Apôtre », que je recommande à un éditeur intelligent, enrichira notre littérature d'une œuvre originale et forte.

Jean VIOLETTE.



Le Journaliste

L'auteur de l'« Histoire de la Presse valaisanne », étude vivante et si bien documentée, publiée en 1911 par la revue « Wissen und Leben » de Zurich, fit du journalisme son occupation principale et ininterrompue pendant un bon tiers de siècle. C'est à Paris qu'il débuta dans cette carrière après maintes péripéties qui en auraient à tout jamais éloigné un moins opiniâtre. Ce fils de la montagne, volontaire et persévérant, jeté brusquement, sans préparation, par les circonstances de la vie dans les tourbillons du vaste monde inconnu, y goûta les imprévus d'une vie aventureuse. La passion de savoir, la volonté de travailler et de vaincre furent, pour ainsi dire, comme l'étoile magique qui guida le montagnard déraciné à travers les écueils de la vaste mer parcourue et le conduisirent au port précaire, dans les avenues d'une rédaction parisienne, dans la grande ville tentaculaire où il s'était d'abord essayé à d'autres métiers.

C'est vers 1889 ou 1890 que Louis Courthion commença à faire du reportage pour le « Figaro », sous les ordres du maître journaliste Chincholle, puis au « Siècle », au « Rappel », à d'autres feuilles encore.

A l'exercice de ce métier d'« espionnage littéraire », Courthion eut l'occasion de pénétrer dans les milieux les plus divers, de connaître de près les hommes du jour, les personnalités mises par la succession des événements tour à tour au premier plan de l'actualité. A ce contact, il avait recueilli une moisson de souvenirs que sa mémoire avait fidèlement conservés et des documents qui, à un quart de siècle de distance, émaillaient ses articles et chroniques de curieuses reminiscences, de comparaisons pleines d'à-propos qui en faisaient le charme et l'originalité.

Louis Courthion fit un séjour en Belgique, ce qui lui valut des relations et des occasions de correspondre aux grands journaux de ce pays comme l'« Indépendance belge » et la « Flandre libérale ».

C'est à cette époque que le futur écrivain valaisan rédigea la « Croix fédérale », organe de la Colonie suisse à Paris.

Mais l'exilé qui va gagner son pain à l'habileté de sa plume a la nostalgie des montagnes natales. Pour la « Revue des Traditions populaires » de Paris, dont l'éminent folk-loriste Paul Sébillot était l'âme, il transcrit plusieurs légendes caractéristiques, à ce moment-là encore populaires au val de Bagnes. Elles furent recueillies plus tard avec d'autres, dont les journaux du Valais eurent la primeur, pour former sa première gerbe « Les Veillées des Mayens » (1897).

Ainsi, le nom de Courthion, rivalisant déjà avec celui de Mario***, commence à s'imposer à l'attention du public lettré de la Suisse romande. Mais après la première passe d'armes de Paris, le débutant dut encore s'adonner quelque temps à une autre besogne.

Mais le voici peu après au pays. Nous le trouvons en 1893, à Lausanne, à la rédaction de la « Feuille d'Avis ». C'est la même année qu'il écrivit une esquisse historique sur la Vallée de Bagnes dans la « Revue historique vaudoise » qui venait d'être créée. En 1893 encore, la « Patrie suisse » étant fondée, on trouve la signature de Courthion dans son premier numéro ; il resta jusqu'à la fin le fidèle collaborateur de ce périodique illustré (ses dernières notices, parues l'une trois semaines avant sa mort, furent consacrées au cinquantenaire sacerdotal de Mgr Bourgeois, prévôt du Grand St-Bernard, et à la nécrologie du Dr Victor Bovet, son collègue du Comité de la Société d'histoire du Valais romand).

De Lausanne, Courthion passa à Bulle où il rédigea le journal radical régional, la « Gruyère ». C'est de là qu'il lança le premier numéro du « Valais romand » journal (bi-mensuel) de littérature populaire et nationale, le 1er janvier 1896. De quasi écarlate, que fut ce premier numéro, la livrée du journal passa de suite au rose pour revêtir enfin la simple couleur habituelle de tous ses confrères. La revue littéraire valaisanne ne put arriver au bout de sa troisième année ; elle ne survécut guère au déplacement de son rédacteur quittant la verte Gruyère pour la ville de Rousseau.

A Genève, Louis Courthion dut abandonner à regret son « Valais romand » en 1898, à son entrée au « Genevois » en qualité de collaborateur et de reporter. L'organe radical jouissait alors de toute la vogue qu'avait su lui donner le journaliste de talent que fut Georges Favon.

Courthion entra dans l'intimité du brillant fondateur du « Genevois » ; dans les conversations familières, il aimait rappeler les relations entretenues avec lui.

Du « Genevois », le premier journaliste valaisan qui vécut presque exclusivement de sa plume passa au « Journal de Genève » qu'il n'abandonna plus jusqu'à la dernière année de sa vie. Du reportage, des chroniques valaisannes, des études et croquis divers, voilà ce en quoi peut se résumer cette longue et quotidienne collaboration.

Pendant nombre d'années aussi, la « Tribune de Genève » publia le dimanche des chroniques valaisannes signées Louis Courthion. On a pu lire également dans deux autres quotidiens romands, la « Suisse » de Genève et la « Feuille d'Avis de Vevey », souventes fois, ces dernières années, des chroniques du Valais dues à la même plume infatigable.

Depuis longtemps, Louis Courthion ne passait guère dans son Valais chéri que quelques brèves semaines de vacances estivales. Cependant, il savait admirablement se mettre au courant des événements qui se succèdent et en analyser le sens intime. Ses nombreuses chroniques insérées dans les quotidiens de Genève étaient toujours agrémentées de commentaires originaux et d'aperçus piquants qui les faisaient aussi bien rechercher par les lecteurs valaisans que par les Confédérés des cantons romands.

Faut-il rappeler l'étonnante activité de publiciste de Courthion ? Elle s'est déployée dans de nombreuses revues de la Suisse romande. A part diverses études et nouvelles, rappelons-nous en passant que la « Semaine littéraire » et la « Bibliothèque universelle » ont eu la primeur de deux de ses romans : « La Conquête de la Vallée » et le « Jeune Suisse ».

Mais ceci est de la littérature et non plus du journalisme !

C'est dans les premiers mois de 1911 que Louis Courthion devint collaborateur régulier du « Confédéré ». D'abord, le correspondant attitré fournissait au journal de Martigny un article par semaine. Mais durant les années tragiques de la guerre, il en assumait toute la rédaction. On suivait avec intérêt durant ces mois et ces années tragiques ses « Bulletins de la Guerre » et « La crise au jour le jour », où s'exerçait sa plume incisive et indépendante. Il y combattit sans relâche les tendances germanophiles et germanolâtres des milieux suisses allemands hypnotisés par la grandeur militaire des Teutons et le dogme perdu de leur invincibilité. Son verbe véhément s'offrit au service de la noble Belgique martyre. Le titre de chevalier de l'Ordre de Léopold II fut en 1920 le signe de reconnaissance au journaliste qui avait voué son talent à la défense du droit méconnu.

Il était malaisé cependant de continuer de Genève à rédiger un journal paraissant à Martigny, trois fois par semaine désormais. Les gens du métier peuvent seuls se rendre parfaitement compte de tous les inconvénients d'une « cuisine » faite en l'absence du rédacteur. Le Comité du « Confédéré » ne pouvait plus se passer d'un rédacteur séjournant à Martigny, ou tout au moins en Valais. M. Courthion fut invité à y venir. Diverses raisons péremptoires l'empêchèrent de donner suite à cette proposition. C'est alors que l'auteur de ces lignes, son compatriote, descendit de la même vallée de Bagnes, pour le remplacer, tout en s'assurant la précieuse collaboration hebdomadaire de l'ainé et prédécesseur. Elle s'arrêta huit jours avant sa mort. Le dernier article signé L. C. dans le « Confédéré », était consacré partiellement à la polémique. On peut dire que le journaliste Courthion est tombé dans la mêlée.

Peut-on faire du journalisme en Valais sans être entraîné bon gré mal gré dans des polémiques continues ? Mais on peut avoir une plume acérée sans décocher pourtant des flèches empoisonnées. Celle de Courthion, pourtant acerbe, ne dérogea pas à cette

règle de courtoisie et de loyauté. Les hommages publiés le lendemain de sa mort par des adversaires avérés, mais faisant preuve de franchise et d'esprit chevaleresque, en sont la preuve touchante.

L'œuvre du journaliste a été diversement appréciée chez ses amis valaisans. D'aucuns ont pu dire qu'il possédait davantage des qualités de chroniqueur expert en l'art de dégager la philosophie des événements que celles du journaliste bref, incisif, tranchant, mais forcément superficiel. De fait, les articles de Courthion renfermaient presque toujours une considérable documentation, des souvenirs historiques et pittoresques, des allusions littéraires adaptées avec art aux circonstances du moment, des comparaisons piquantes et pleines d'imprévu dont il était peut-être malaisé parfois de saisir tout le sel, toute la fine et ironique malice.

Maints de ses articles parus il y a quelque dix ans, des pages rétrospectives où les souvenirs personnels abondent et s'amalgament aux grands faits évoqués, tels ces souvenirs d'Agadir, de l'internement en Suisse des Français de 1871, de Rochefort, etc., sont présents dans ma mémoire aussi bien que celui tout récent consacré à Mathieu Schiner à l'occasion du centenaire de 1922 (« Confédéré », 13 octobre 1922).

Un de ses importants articles est à mon avis celui que le « Confédéré » publia le 22 avril 1911, sous le titre : « L'histoire du Peuple ». Il contenait en substance tout un programme de rénovation de l'histoire considérée au point de vue collectif et social.

Dans ses années dernières, Courthion travailla aussi comme rédacteur à l'Office suisse du tourisme.

Je m'arrête en offrant au regretté disparu mon respectueux hommage pour la tâche accomplie. La plume est tombée des mains de ce probe ouvrier de la pensée au sain idéal. Reprenons-la, les jeunes, et continuons à tracer le sillon interrompu.

Maurice GABBUD.

Martigny-Ville, février 1922.

L'Historien

Pour le grand public, L. Courthion est avant tout conteur et journaliste. Est-ce à dire que son œuvre historique est à dédaigner ? Certes non. Il était de taille à affronter divers genres. Et s'il obtint un franc et légitime succès dans la littérature d'imagination (1), s'il passa une notable partie de sa vie dans les bureaux de rédaction, s'il lui arriva, oh ! bien incidemment, de taquiner les Muses (2), s'il s'est hasardé dans la conférence (3), voire dans le théâtre (4), l'étude du passé de son pays l'attira et le passionna.

Avec le Valais, il s'était taillé en quelque sorte un domaine personnel, et à bon droit, car il le connaissait sous tous ses aspects. Doué d'une mémoire excellente et d'un esprit sagace, il avait amassé au cours de ses pérégrinations, de ses lectures et de ses conversations, un butin abondant de souvenirs, d'impressions et de notes. Aucune personnalité, aucun événement ne le prenait au dépourvu. Il était à même de renseigner sur tout et sur tous. Et combien de fois n'avons-nous pas vu la presse valaisanne reproduire ses informations écrites de Genève sur des sujets valaisans ? Cet exemple en dit long dans sa simplicité : Courthion fut le premier et, hélas ! le seul Valaisan qui signala la mort de l'abbé Gremaud et releva l'importance du service qu'il avait rendu au Valais par la publication de ses documents, comme il fut le seul aussi à assister aux obsèques de cet ami de notre pays.

(1) Romans : A la conquête de la Vallée (1901), le Jeune Suisse (1911), le Faubourg (1919), l'Apôtre, inédit.

Scènes valaisannes (1899), Contes valaisans (1904), etc.

(2) La plupart de ses poésies sentimentales ou badines, ont paru dans le « Valais romand ». M. Bioley en a reproduit dans son « Anthologie des poètes du Valais romand ».

(3) Sur Mario***, à Martigny (1921), sur le système communal et bourgeoisial en Valais, au Club Valaisan de Lausanne (1920), sur le Valais, à l'Aula de l'Université de Genève (1921).

(4) Pièce inédite en 3 actes : l'« Enfer des Diablerets », adaptation à la scène d'un épisode de l'éboulement de 1714.

« C'était, dit le « Journal de Genève », l'homme du Valais. » — « Il était à ce point initié aux choses de son canton, ajoute le « Genevois », qu'on pouvait l'interroger sans jamais le trouver en défaut, sur n'importe quelle question d'intérêt local, sur n'importe quel événement de là-bas. »

Mais quoique ses innombrables chroniques de journaux tendissent à interpréter la vie valaisanne, Courthion n'écrivit pas uniquement sur le sable. Les loisirs que lui laissait la besogne quotidienne, il les occupa à des travaux de plus ou moins longue haleine qui établirent sa réputation.

Qu'on ne se méprenne pourtant pas. Celui qui ne l'a pas approché et qui se le représenterait sous les traits physiques et moraux du fouilleur d'archives et de bibliothèques se tromperait étrangement. Je ne crois pas d'ailleurs qu'il ait passé une seule soirée de sa vie à déchiffrer un parchemin ou à analyser une charte. Il est compilateur plutôt que chercheur et l'intérêt de ses productions historiques réside moins dans l'apport de matériaux inédits ou peu connus que dans la façon originale de les présenter.

En outre, il se soucie peu des temps féodaux ; l'authenticité de la Caroline ou les démêlés de Schiner et de Supersaxo le laissent froid. C'est l'histoire contemporaine qui l'accapare. Les revendications bas-valaisannes pour une représentation équitable en diète, la Jeune et la Vieille Suisse, le Sonderbund, les fastes des divers régimes politiques : voilà les problèmes, plus ou moins vierges encore, qui ont le don de retenir son attention et d'exciter sa verve. A l'encontre de la plupart de nos auteurs dont le champ visuel est limité par les chaînes des Alpes pennines et bernoises, il ne manque pas d'exposer les événements cantonaux dans leurs causes, leurs effets et leur connexion avec ceux des autres cantons suisses et de l'étranger. Quelques articles de journaux (entre autres celui intitulé : « 1814-1844-1914 » et publié dans le « Confédéré » du Valais); certaines pages de son roman « Le Jeune Suisse », et son historiographie de la presse valaisanne (1) caractérisent assez bien sa façon d'envisager nos luttes civiques et l'évolution de notre démocratie.

(1) Revue « Wissen und Leben », mars-avril 1911.

Et puis, on le sait de reste, il ne craint pas la controverse et prend du plaisir à la polémique : Le Valais du XIX^{me} siècle, avec ses factions si tranchées, avait de quoi le satisfaire. Qui n'a encore en mémoire le duel épique qu'il soutint avec la commission des fêtes du centenaire relativement à la date exacte de l'incorporation du Valais à la Confédération ?

Bien qu'ayant quitté sa vallée natale en 1875, à l'âge de 17 ans, Courthion y était resté attaché par toutes les fibres de son cœur et sa rétine avait gardé l'image intacte de ses moindres détails. Aussi met-il une vraie coquetterie à en retracer les particularités et est-ce à elle qu'il consacre ses prémices. En 1893 déjà, peu après son retour en Suisse, il publiait une « Esquisse historique de la Vallée et Commune de Bagnes », dans laquelle il cède une large place aux traditions orales. Les légendes qu'il transcrivit pour la « Revue des traditions populaires » de Paris, à l'époque où il habitait encore cette ville, ainsi que la plupart des morceaux de son recueil de folklore et de légendes, les « Veillées des Mayens » (1897) sont empruntés au bassin de la Dranse. L'année suivante, il envoyait aux « Archives suisses des traditions populaires », une collection de dictons et devinettes du Val de Bagnes.

Bagnes : il y revient en 1915, dans une étude : « la Vie communale en Valais » (1), où il explique d'abord pourquoi le démembrement qui s'est produit dans d'autres communes du Valais est inapplicable ici, et ensuite comment l'apparente unité administrative recouvre les opinions individuelles les plus hétéroclites (2).

En 1907, il retouchait sa première notice et l'étendait à Martigny, aux vallées d'Entremont et de Ferret, et au Grand St-Bernard. Malgré son titre, c'est moins un guide pittoresque qu'une savante monographie topographique, anecdotique et historique du grand district (3). A ce propos, rappelons que Courthion est l'auteur d'une série de guides qui ne sauraient être

(1) « Wissen une Leben », novembre 1916.

(2) Cette dernière partie avait fait déjà l'objet d'une longue correspondance au « Genevois » sur l'« Anarchie en Valais » (lisez à Bagnes), juin 1892.

(3) Bagnes-Entremont-Ferret », A. Jullien, Genève 1907.

comparés à celui-là et qui n'offrent guère qu'un intérêt touristique : la « Chartreuse du Reposoir » (1907), « Champéry » (1913), le « Simplon et ses voies d'accès » (partie Suisse romande), « Sierre » (1922).

Mais je serais incomplet si je ne mentionnais au nombre de ses travaux mi-descriptifs, mi-historiques, sa participation au volume « les Alpes valaisannes », d'Eug. de la Harpe (1911) et son étude sur les « Bisses du Valais » (1), sujet qui semblerait épuisé après les contributions de Blotnitzky, Mario***, Franzoni, Ruchenstein, Hopfner, mais qu'il a su rafraîchir par des considérations nouvelles et ingénieuses, telles que l'influence sociale des bisses et leur effet décoratif dans le paysage.

Parce que noyées dans les six volumes de la magistrale encyclopédie : « Dictionnaire géographique de la Suisse » (2), de l'éditeur Attinger (1910), on s'imagine mal ce que les notices de Courthion, chargé du contingent valaisan, supposent de recherches et d'érudition. Les articles « Sion » (3) et « Valais » notamment sont un abrégé heureux de tout ce qu'il est utile de connaître sur leur compte, sous les rapports géographique, historique, ethnographique, économique, religieux, intellectuel, administratif, etc.

Mais l'œuvre capitale de Courthion, celle où il mit le meilleur de son cerveau et de son cœur, est son « Peuple du Valais » (1903), essai de synthèse démographique, où il s'applique à en définir la vie sociale sous la triple influence du sol, des origines et des traditions de la race et à découvrir la clef du caractère national dans l'affinité entre l'homme et le milieu. L'idée lui en était venue à la lecture du livre « les Français d'aujourd'hui », d'Edmond Demolins, fondateur de la science sociale, dont il adopta la méthode et la classification. On ne rencontre pas de lyrisme

(1) « Echo des Alpes », juillet-août 1920.

(2) Le nom de Courthion figurait également parmi les collaborateurs généraux du « Dictionnaire historique et biographique » en cours de publication.

(3) Courthion avait déjà été chargé de la monographie de cette ville — qui en attend encore une digne de son importance et de son passé — dans la série les capitales suisses entreprise par la « Patrie Suisse » (1903).

dans ces pages, mais un sens profond de la nature et de la mentalité valaisannes, de même qu'une documentation énorme, étayée sur des bases solides, et agrémentée de rapprochements suggestifs, d'observations aiguës, de vues hardies et personnelles, très personnelles même.

Les uns ont douté de la justesse du principe : l'homme dépend-il de l'habitat autant que l'Ecole des Roches l'affirme ? et n'est-ce pas ravalier l'espèce humaine que de la subordonner à priori, à l'instar du règne végétal, aux conditions d'altitude, de latitude et de climat ?

D'autres ont jugé certaines conclusions de cette dissertation plutôt sévères et un brin pessimistes. Faut-il leur rappeler l'adage latin : « Qui bene amat, bene castigat » ? L'affection autorise la franchise. L'auteur a donné trop de preuves de son ardent patriotisme pour qu'on ose suspecter sa sincérité. D'ailleurs, l'encensoir lui était un ustensile inconnu et plus que quiconque, il était convaincu « que la critique est un flambeau, la louange un bandeau ». Cet ouvrage qui fait autorité quant au Valais du XIX^{me} siècle, — car l'industrialisation à outrance du nôtre lui a enlevé une grande partie de son actualité, — est un miroir fidèle où notre peuple se reflète avec ses qualités et ses travers : « Ce livre précieux à plus d'un titre, écrivait le « Journal de Genève » à sa parution, constitue une enquête sérieuse et sévère d'un des cantons les plus originaux de la mère patrie. C'est avec des études de cette loyauté que nous risquons le mieux d'apprendre qui nous sommes. »

Fait à noter : ce sceptique, à l'ironie facile et parfois cruelle, dont la plume ne ménagea pas des institutions vénérables (on peut, sans être fanatique, émettre une réserve sur le franc-parler dont il usa par ci par là à l'égard d'institutions chères à la majorité de notre peuple), était on ne peut plus accessible à la douceur et à la poésie des vieilles choses. Il montrait une indulgence extrême pour les naïves croyances et les superstitions des montagnards et était respectueux de leurs traditions. « Où donc, déclarait-il dans la préface restée inédite de ses « Veillées des Mayens », sinon dans ses propres traditions intimes une race trouve-

rait-elle la source de force et le courage nécessaire à perpétuer une histoire où elle cherche à retremper son âme ? » et plus loin : « D'aucuns persisteront à tenir pour des enfantillages nos modestes efforts à recueillir ces sortes de reliques, ils n'empêcheront pas que dans ces joyaux du passé la physionomie du peuple reste plus profondément empreinte que dans tout autre monument élevé soit aux vertus publiques, soit à tel chef ». Aussi bien celui qui, en fondant le « Valais romand » et en écrivant les « Veillées des Mayens », rêvait peut-être en son for intérieur d'être le Bridel et le Cérésolo de son canton (rêve brisé non par sa faute, mais par l'apathie à laquelle il se heurta) pratiqua-t-il et prêcha-t-il en toutes circonstances un sain conservatisme. On le vit tour à tour rompre une lance pour la préservation de sites menacés — ainsi Sallanfe et Pissevache, — intervenir en faveur des costumes de nos vallées et protester contre la fantaisie qui diminue ou supprime leur cachet, applaudir aux tentatives de reconstitution des Vieux-Val d'Illicz et Vieux-Champéry, et prendre non sans émotion ni éloquence la défense du patois (1) de plus en plus délaissé et relégué dans les hameaux écartés. Lui-même dressa (1903-1907) un glossaire (environ 7600 fiches) du Val de Bagnes, sur laquelle la Bibliographie de MM. Gauchat et Jeanjaquet s'exprime en ces termes : « La valeur principale de ce beau glossaire est dans les exemples caractéristiques, tel que seul un grand connaisseur de l'âme populaire du pays — M. Courthion est lui-même Bagnard — pouvait les trouver. Grâce à lui, et à MM. Gabbud et Perraudin, Bagnes est la partie du Valais qui nous a le plus entièrement livré ses trésors. »

Enfin, L. Courthion avait à son actif une autre louable initiative. Avec MM. P. Bioley et M. Tröttet, il avait, en décembre 1915, contribué à la fondation de la « Société d'Histoire du Valais romand », dont il fit partie du Comité jusqu'à sa mort. Elle lui doit plusieurs communications : à St-Maurice, en 1917, il exhibait les impressions cocasses d'un soldat genevois mobilisé

(1) Article du 20 août 1901 dans « Journal de Genève » : « Les patois romands », plaidoyer en faveur des patois et d'une littérature patoise nationale, reproduite en partie par la chronique suisse de la « Bibliothèque universelle ».

pour les travaux de fortifications au Simplon en 1830 ; à Sion, en 1920, il signalait le passage dans ce chef-lieu d'un mystérieux prélat étranger ; à Sembrancher, en 1921, il s'improvisait cicerone à travers les ruelles de la curieuse bourgade et livrait les secrets de ses vieux édifices. Le scandale artistique qui se produisit en 1903 autour de la fameuse tiare de Saïtapharnès, exposée au Louvre et qui eut comme conséquence l'injuste destitution du directeur des Musées nationaux de France, lui fournit l'occasion d'une biographie (1) de ce dernier qui n'était autre que Albert Kämpfen, Valaisan d'origine. Il avait ébauché la carrière d'un autre distingué ressortissant du Haut-Valais, le général Roten, de Rarogne.

Puissé-je avoir réussi, par cette aride énumération, à montrer que l'ami trop tôt disparu a droit à une place honorable dans la galerie des historiens valaisans !

Edouard Rod, Louis Duchosal, Philippe Godet, Jules Cougnard, Antoine Guillard, d'autres encore ont souligné les mérites de l'écrivain et de son œuvre. Et plus flatteurs sont leurs commentaires, auxquels il serait prétentieux d'ajouter quoi que ce soit, plus par ricochet, ils justifient et avivent nos regrets.

J.-B. BERTRAND.

(1) « Autour d'une tiare », Annales valaisannes 1917.